

Jerome MURPHY O'CONNOR, dominicain irlandais et spécialiste de Saint Paul, il enseigne à l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem. Plusieurs de ses livres sont traduits en français, tels que *L'existence chrétienne selon saint Paul* (1974), *Corinthe au temps de saint Paul. L'archéologie éclaire les textes* (2004), *Histoire de Paul de Tarse. Le Voyageur du Christ* (2004), *Ephèse au temps de saint Paul* (2008), parus au Cerf.

Jerome MURPHY O'CONNOR

L'Église selon Paul, Timothée et Tite

La grande majorité des spécialistes considère que les trois lettres pastorales (1 & 2 Timothée, et Tite) ne sont pas de la main de l'apôtre Paul mais qu'elles ont été composées par un disciple au début du deuxième siècle après J.C. Si l'on prend en compte les avancées de la recherche et qu'on met les présupposés de côté, le consensus autour de cette hypothèse se fissure. Je suis personnellement convaincu que 2 Tm a été écrit par Paul à Rome peu avant son décès en 67 après J.C. À l'inverse, 1 Tm et Tt ne seraient pas authentiques. Si cette hypothèse s'avérait juste, 2 Tm refléterait la vision paulinienne de l'Église, tandis que les deux autres exprimeraient une perspective différente, puisqu'elles étaient destinées à rectifier les idées de Paul.

L'Église paulinienne

← **Gustave Doré**, *Paul à Ephèse, gravure*.

«Une quantité de gens qui avaient pratiqué la magie avaient rassemblé leurs livres et les brûlaient devant tout le monde» (Ac 19,19)

À chaque fois que Paul parle de l'unité et de la diversité des chrétiens, l'unité émerge comme le concept essentiel au sein de la proposition principale, tandis que la multiplicité est reléguée à une proposition subordonnée en incise en opposition (ici en petites majuscules). *Ta melê tou sômatos, POLLA ONTA, hen es-*

tin sôma, « tous les membres du corps, EN DÉPIT DE LEUR PLURALITÉ, ne forment qu'un seul corps » (1 Co 12,12); *hen sôma, HOI POLLOI, esmen*, « À PLUSIEURS nous ne sommes qu'un corps » (1 Co 10,17); *HOI POLLOI hen sôma esmen in Christô*, « ainsi, nous, À PLUSIEURS, nous ne formons qu'un seul corps dans le Christ » (Rm 12,5); *PANTES gar hymeis heis este in Christô*, « car TOUS vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (Gal 3,28).

L'unité

L'homogénéité grammaticale de ces formulations souligne la différence de perspective entre Paul et nous. Dans notre pensée sur l'Église, la diversité va de soi alors que l'unité est problématique. Pour Paul, c'est tout le contraire: l'unité allait de soi alors que la diversité était problématique. Bien saisir la pensée de Paul requiert donc un réel effort. Pourquoi l'unité était-elle si importante pour lui?

La manière dont Paul voyait le monde est avant tout caractérisée par ses divisions. Tout d'abord figurent les grandes catégories: juif et gentil, maître et esclave, homme et femme (cf. Gal 3,28; Col 3,11; 1 Co 12,13) qui ne sont pas indifférentes mais hostiles l'une à l'autre. Leur vie quotidienne apparaît en négatif dans les listes de maux qui apparaît çà et là dans les lettres (cf. Rm 1,29-31; 1 Co 5,10-11; 2 Co 12,20-21; Gal 5,19-21). Une analyse de ces listes montre qu'elles énumèrent avant tout des défauts sociaux, des fautes qui isolent les individus avec des barrières de peur et de suspicion. Aux yeux de Paul, la société était éclatée en un ensemble indéfini d'individus qui n'avaient en commun que leur isolement. Telle était l'antithèse de l'existence authentique.

Pour Paul, l'unité allait de soi alors que la diversité était problématique.

Comment Paul savait-il ce qu'était l'existence authentique? Comment savait-il ce qui était possible pour la nature humaine? Il avait Jésus de Nazareth pour exemple. Il est inconcevable que, nouveau converti, il ait parlé d'autre chose lors des quinze jours qu'il a passés avec Pierre à Jérusalem (Gal 1,18). Jésus était le nouvel Adam, il incarnait l'humanité telle que le Créateur l'a conçue.

L'amour

Paul exprime l'essence de l'enseignement de la vie de Jésus dans l'expression lapidaire *agapên de mê echô, outhen eimi*, qui se traduit littéralement par « si je n'ai pas la charité, je ne suis rien » (1 Co 13,2). Le rien devient l'attribut de la personne, ce qui en fait un propos qui concerne davantage l'existence que la simple utilité. Une traduction plus précise donnerait « sans charité, je ne suis rien ». L'existence authentique est donc la charité. Mais la charité doit avoir pour objet un être humain : autrui participe donc de la définition du sujet authentique. La charité ne peut s'exercer dans un néant individualiste. Afin d'être pleinement ce que Dieu les a faits, les hommes doivent aimer et être aimés, donner et recevoir la force d'aimer. On ne peut pas être à la fois authentique et isolé. Nous sommes tels que Dieu nous a conçus uniquement lorsque nous sommes liés à d'autres dans l'élan vital et réciproque d'un amour créateur qui s'enracine dans la grâce du Christ, *ex autou de hymeis esté en Christô Iêso*, « c'est par Lui que vous êtes dans le Christ Jésus » (1 Co 1,30).

Cela explique clairement pourquoi Paul n'appelle jamais les croyants des « hommes nouveaux ». Il emploie toujours le singulier, comme dans le passage des Galates cité ci-dessus (Gal 3,28), ce que confirme encore Col 3,9-10, « vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses agissements, et vous avez revêtu le nouveau ». Les croyants ne constituent pas une union fonctionnelle mais forment une unité qui ne peut être articulée qu'en termes de corps humain et de membres, comme le montrent les citations au début de ce passage. On peut encore y ajouter « par dessus tout, la charité, en laquelle se noue la perfection [...] tel est bien le terme de l'appel qui vous a rassemblés en un même Corps » (Col 3,14-15).

Le Christ est l'Église

La suite allait de soi : le « nouvel homme » est le Christ. Ce dernier terme est normalement employé pour le Jésus historique, mais à l'occasion Paul l'attribue à l'Église (cf. 1 Co 6,15 ; 12,12 ; 2 Co 5,17). En tant que « corps du Christ » (1 Co 12,27), l'Église est la présence physique du Christ dans le monde. Ses paroles et ses actes correspondent à ceux de Jésus lors de son

ministère terrestre. C'est là une perspective essentielle pour bien appréhender la vision paulinienne des sacrements.

« Être baptisé en Christ » (Rm 6,3 ; Gal 3,27) n'indique certainement pas une union mystique avec la personne de Jésus Christ. Cela signifie simplement l'accueil dans la communauté (« Christ ») grâce à la soumission au rite sacramentel d'initiation (1 Co 12,13), ce qui nécessite l'indispensable profession de foi (Rm 10,9 ; Gal 3,26).

Il en va de même pour l'eucharistie. Ce n'est que lorsque la communauté est pleinement « Christ » dans la réalité d'un amour partagé (1 Co 11,26) qu'elle peut dire « ceci est mon corps » (1 Co 11,24) de sorte que le pain et le vin deviennent vraiment corps et sang du Christ. Les Corinthiens disaient ces mots, mais rien ne se passait en raison de leur manque d'amour les uns pour les autres qui rendait toute eucharistie impossible (1 Co 11,20-21).

L'Esprit Saint a été précisément défini chez Paul comme l'atmosphère d'une communauté chrétienne. L'Église est donc le domaine de l'Esprit dont le pouvoir est éprouvé à travers l'amour créateur qui donne à ses membres le pouvoir d'aimer. Ainsi, « se laisser mener par l'Esprit » (Gal 5,16) ou animer par l'Esprit (Gal 5,18) revient à se laisser simplement inspirer par l'exemple des croyants qui sont « d'autres Christ ».

L'Église est donc aussi le lieu de la liberté. Cette dernière n'est pas, pour Paul, un don personnel et individuel mais un bien de la communauté, car « c'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés » (Gal 5,1). Les croyants sont affranchis de la servitude du péché (Rm 6, 18-22) et se voient offrir la liberté par leur agrégation au corps du Christ. À moins de vivre comme de vrais chrétiens, ils ne peuvent pas générer l'élan du bon exemple qui protège les membres contre la pression d'une société fondée sur de fausses valeurs (Gal 5,13). Le péché n'a pas été détruit par la mort du Christ, il cherche encore à réduire en esclavage. Le Christ a vaincu le péché et, en tant que communauté, il rend possible la victoire de chacun. La liberté n'est pas un bien donné mais une victoire partagée.

Témoïn pour le monde

Le mode de vie des chrétiens devait être aussi différent de celui du monde que la lumière de l'obscurité.

Si l'Église apporte des biens spirituels à ses membres comme nous venons de le voir, elle joue aussi un rôle important vis-à-vis de ceux qui l'entourent. Paul souhaitait que les Philippiens soient des « enfants de Dieu sans tache au sein d'une génération dévoyée et pervertie, d'un monde où [ils] brille[nt] comme des foyers de lumière, en lui présentant la Parole de Vie » (Phi 2,15-16). Le mode de vie des chrétiens devait être aussi différent de celui du monde que la lumière de l'obscurité. Cette différence démontrait le pouvoir transformant de l'Évangile. Le mode de vie de la communauté était lui-même une forme de prédication. La réalité du changement dans la vie de ceux qui acceptaient la Parole témoignait de ses promesses.

Ce que Paul espérait pour l'Église de Philippe, il le trouve réalisé dans l'Église de Thessalonique : « vous êtes devenus ainsi un modèle pour tous les croyants de Macédoine et d'Achaïe. De chez vous, en effet, la parole du Seigneur a retenti [...] de tous côtés votre foi en Dieu s'est répandue, si bien que nous n'avons plus besoin d'en rien dire » (1 Th 1,7-8). L'élan missionnaire des Thessaloniens (« la parole du Seigneur ») était nourri et vivifié par leur témoignage de vie (« votre foi en Dieu »). Dans le monde, la communauté était réellement un autre Christ.

Ainsi, comme nous venons de le voir, Paul met l'accent sur l'unité de l'Église d'une façon unique. En tant qu'unité organique, à l'instar d'un corps (1 Co 10,17) ou d'un olivier (Rm 11,17), les membres sont liés de manière à partager une vie commune. Le bras et la jambe, la branche et les racines n'existent pas indépendamment les uns des autres : ils existent les uns grâce aux autres, ils s'appartiennent les uns aux autres ; « nous ne formons qu'un seul corps dans le Christ, étant, chacun pour sa part, membres les uns des autres » (Rm 12,5).

Les relations entre chrétiens sont donc d'une nature bien différente de celles qu'entretiennent les membres d'une même société. Les croyants n'ont pas l'autonomie qui caractérise les personnes dans le monde. Ils ne sont pas des *touts* mais des parties. Les propos de Paul mettent le problème en lumière : « ce

n'est plus moi qui vis mais le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu » (Gal 2,20). Dans la première phrase, le « moi » individuel est nié, et pourtant il est sujet de la phrase suivante.

Les dons de l'Esprit

C'est dans les charismes que Paul trouve la réponse à son dilemme (1 Co 12-14). Les croyants sont individualisés grâce à la diversité des dons de l'Esprit qui leur sont accordés. Diversité et unité ne sont compatibles qu'aux travers de ceux-ci. Le don personnel n'est pas au service d'une auto-gratification mais du bien commun (1 Co 12,7). Aucun croyant ne peut dire *Cogito ergo sum*. Par son comportement, il dit « j'existe afin de vous servir de telle ou telle façon ».

Que Paul institue des charges dans l'Église aurait, par conséquent, été illogique. La pratique des dons de l'Esprit doit amener des dirigeants à la tête de la communauté. « [Ayez] de la considération pour ceux qui se donnent de la peine au milieu de vous, qui sont à votre tête dans le Seigneur et qui vous reprennent. Estimez-les avec une extrême charité, en raison de leur travail » (1 Thess 5,12-13). Ces derniers mots indiquent sans ambages que toute prise de responsabilité est un aboutissement. Seule est requise la réussite du service rendu à la communauté. Homme ou femme, jeune ou vieux, peu importe. La hiérarchie n'est jamais permanente et l'autorité circule au sein de la communauté.

Paul adopte la même approche quelques années plus tard quand il écrit aux Corinthiens : « Stepanas et les siens sont les prémices de l'Achaïe [...] ils se sont rangés d'eux-mêmes au service des saints. À votre tour, rangez-vous sous de tels hommes et sous quiconque travaille et peine avec eux » (1 Co 16,15-16). La maisonnée de Stepanas, qui comptait certainement des femmes parmi ses membres, exerçait ses charismes et, à ce titre, revendiquait le droit de diriger la communauté.

Que la femme soit pleinement l'égal de l'homme dans le ministère au sein de l'Église paulinienne est explicitement dit dans 1 Co 11,5 qui reconnaît ouvertement que les femmes peu-

vent, au même titre que les hommes, mener la prière et les prophéties dans la communauté. Puis il discrédite l'argument fréquemment invoqué par les Juifs pour justifier l'infériorité de la femme à partir de l'ordre chronologique de la création de Gn 2,21-22 en soulignant que chaque homme est précédé d'une femme, sa mère, et que cela aussi faisait partie du plan de Dieu (1 Co 11,12). L'interdiction faite aux femmes de parler à l'église en 1 Co 14,34-35 ne dément pas cette interprétation de 1 Co 11,12, car le passage est généralement considéré comme une extrapolation postérieure à Paul qui reflète l'éthique de 1 Tm.

L'Église de 1 Tm et Tt

Ces deux lettres furent écrites pour contrer les faux enseignements que répandaient des juifs chrétiens dans les communautés pauliniennes (1 Tm 1,7; Tt 1,10). Ces faux maîtres recommandaient des pratiques ascétiques – notamment de s'abstenir du mariage et de nourritures proscrites par la loi juive (1 Tm 4,3; Tt 1,14-15) – et spéculaient sur la généalogie des patriarches (1 Tm 1,4; Tt 3,9). L'auteur des lettres pensait que la meilleure défense contre ces insanités n'était pas de les contredire par des arguments car cela les élèveraient, mais de consolider l'enseignement de l'Église jusqu'à ce que ses membres ne puissent plus être séduits par de telles superficialités. Par commodité, je l'appellerai l'auteur.

Le don personnel n'est pas au service d'une auto-gratification mais du bien commun.

L'auteur aborde donc la question de l'Église d'un point de vue très spécifique contrairement à Paul. Paul s'évertuait à définir et décrire un genre d'assemblée radicalement nouveau et sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Il n'envisageait pas précisément ce que l'Église deviendrait, c'est pourquoi il refusait d'en diriger l'évolution. Il faisait confiance au Saint Esprit pour amener à l'existence ce que Dieu avait prévu.

L'auteur décelait là un flou dangereux qui rendait l'Église vulnérable aux faux maîtres. Il désapprouvait en particulier le rôle public que Paul était prêt à accorder aux femmes, ainsi que son espoir de voir « émerger » des dirigeants efficaces du sein de la communauté. Les femmes étaient influençables et les personnes populaires pourraient avoir des difficultés à imposer la discipline.

L'adaptation au lieu du témoignage

Ainsi, tandis que Paul était tourné vers l'extérieur, l'auteur, lui, était tourné vers l'intérieur. Pour Paul, l'Église se devait d'être l'agent actif des apôtres. Son devoir était d'être témoin pour le monde du pouvoir de la grâce (1 Th 1,6-8; Ph 2,14-16). Elle devait impressionner, et donc aussi déranger. À l'inverse, l'auteur cherchait la sécurité dont pourrait bénéficier une communauté relativement ignorée. L'Église devait se conformer aux attentes de la société. Pour 1 Tm, l'Église devait se rendre agréable et montrer à ses voisins qu'elle n'était pas une menace pour s'assurer une « vie calme et paisible » (2,2). Le ministre en particulier devait avoir bonne réputation auprès de « ceux du dehors » (3,7). Pour Tite, l'attitude de la communauté ne doit pas attirer l'attention (3,1-2: cf. 2,5) mais au contraire se fondre dans son environnement païen.

Une famille ne peut avoir qu'un chef, et la société décréte qu'il doit être homme et que sa femme doit lui être entièrement soumise.

La direction de l'Église

La qualité de la direction de l'Église était de première importance aux yeux de l'auteur. Toutefois, les normes qu'il établit tiennent plus du bon sens et n'ont rien de spécifiquement chrétien. Les dirigeants se doivent d'être sobres, décents et orthodoxes tout en ayant au moins la capacité de gérer leur maisonnée (1 Tm 3,1-18; 5,17-25; Tt 1,5-7).

Les principales responsabilités sont celles « d'évêque » (*episcopos*), « d'ancien » (*presbyteros*) et de « diacre » (*diakonos*). Dans Tt, « ancien » et « évêque » sont interchangeable, tandis qu'en 1 Tm les « évêques » sont choisis parmi les « anciens ». On peut peut-être réconcilier les deux si on considère que « ancien » fait référence au statut d'une personne et « évêque » à sa fonction. Ces titres révèlent une importante réduction de la perspective de Paul qui était convaincu que les dons dont la communauté aurait besoin feraient leur apparition. L'autorité évoluerait donc parmi les membres de la communauté, en fonction des circonstances. L'auteur, à l'inverse, souhaitait des représentants de l'autorité stables et capables d'imposer leur volonté à la communauté (1 Tm 4,12; 5,20; Tt 1,13; 2,15).

Les femmes dans la maisonnée de Dieu

L'auteur interdit aux femmes de s'exprimer dans les assemblées liturgiques, mais aussi plus particulièrement d'enseigner ou d'exercer quelque forme d'autorité que ce soit sur des hommes (1 Tm 2,11-14). Si Ève était inférieure et capable de tromperie, combien plus susceptibles sont ses filles de commettre des erreurs ? Cette position est, apparemment, un commentaire de 1 Co 14,34-35, mais elle est ouvertement en contradiction avec la reconnaissance par Paul de la pleine égalité des femmes dans tous les ministères (1 Co 11,1-16). De plus, pour Paul, Ève représente l'Église toute entière, pas seulement la gent féminine (2 Co 11,3).

Proclamer le salut de la femme grâce à la maternité (1 Tm 2,15) permet peut-être au rédacteur de répondre aux faux enseignements sur le mariage. Qu'il veuille simplement rappeler que le rôle normal de la femme est celui qui lui est dévolu dans une société patriarcale est plus probable. Sa place est à la maison où elle peut régner en maîtresse sans besoin de se parer pour impressionner (1 Tm 2,9-10).

L'auteur définit l'Église comme « la famille de Dieu » (1 Tm 3,15) ce qui a été perçu comme un rappel de l'affection avec laquelle elle entoure ses membres. L'expression a plus probablement été employée pour reléguer les femmes à leur rôle domestique (Tt 2,3-4). Une famille ne peut avoir qu'un chef, et la société décrète qu'il doit être homme et que sa femme doit lui être entièrement soumise. L'Église devait refléter cette structure.

L'Église de 2 Tm

Aucune des caractéristiques qui distinguent l'Église de 1 Tm et Tt n'apparaissent en 2 Tm. Paul se rendait parfaitement compte que pour survivre la communauté devait se choisir une structure d'autorité, mais la façon dont il en parle en 2 Tm est radicalement différente. 2 Tm 3,17 et 1 Tm 6,11 partagent le même titre ecclésiastique de « homme de Dieu » mais les autres termes employés par Paul en 2 Tm sont complètement étrangers à l'atmosphère bureaucratique de 1 Tm et Tt. Le ministre est « bon soldat du Christ » (2, 3), « un ouvrier qui n'a pas à rougir » (2, 15), « un vase noble, sanctifié » (2, 21), « serviteur du Seigneur » (2, 24) et « prédicateur » (4, 5).

Le leadership authentique de l'Église

L'expression de « bon soldat du Christ » souligne la relation entre le ministre et le Christ, une dimension entièrement absente de 1 Tm et Tt. Le soldat doit être prêt à prendre sa part de souffrance (2,3). Pour 2 Tm, la souffrance partagée est partie intégrante du ministère (1,8 ; 2,3 ; cf. 4,5), car la vie chrétienne l'exige : « tous ceux qui veulent vivre dans le Christ avec piété seront persécutés » (3,12). À l'inverse, 1 Tm et Tt conçoivent une stratégie pour éviter toute forme de persécution. Leurs nobles « anciens » et « évêques » s'inscrivent en contraste avec le simple « ouvrier » de 2 Tm.

L'autorité religieuse en 1 Tm et Tt est essentiellement exercée de manière coercitive. Pour 2 Tm, elle est la pratique même de l'amour. « Le serviteur du Seigneur ne doit pas être querelleur, mais accueillant à tous, capable d'instruire, patient dans l'épreuve ; c'est avec douceur qu'il doit reprendre les opposants » (2,24-25). L'indication bienveillante que les adversaires ne sont pas entièrement responsables pour le mal qu'ils commettent (4,16) se démarque vivement du jugement sans appel de 1 Tm et Tt qui recommande que les ceux-ci soient écrasés et exterminés.

Le rôle des femmes

À première vue, 2 Tm ne semble pas accorder davantage de liberté aux femmes dans l'Église, mais en réalité ce n'est pas le cas. Sa seule référence aux femmes est : « ceux qui s'introduisent dans les maisons et envoûtent des femmelettes (*gynaikaria*) chargées de péchés, entraînées par toutes sortes de passions et qui, toujours à s'instruire, ne sont jamais capables de parvenir à la connaissance de la vérité » (3,6). Par le diminutif méprisant *femmelette*, l'auteur ne parle pas de toutes les femmes, ni même de la gent féminine en soi comme le font 1 Tm et Tt qui expriment une misogynie profondément ancrée (cf. 1 Tm 5,11-13).

Il fait au contraire référence à un type spécifique et bien connu de la psychologie de femmes scrupuleuses, impulsives, crédules, victimes faciles d'un scélérat à forte personnalité. La référence ne doit donc pas être étendue à toutes les femmes, pas

plus que la description négative de certains hommes (4,2-5) ne doit être appliquée à tous. De la sorte, alors que 2 Tm suppose probablement que les ministres seront des hommes (cf. 3,17), il n'exclut pas les femmes, comme le fait explicitement 1 Tm.

**Jerome
MURPHY O'CONNOR**

Ainsi, l'Église de Paul est compatible avec celle de 2 Tm, mais elle contredit fortement celle de 1 Tm et Tt.



Colonnade à Ephèse